

YAN Lianke

LES JOURS, LES MOIS,  
LES ANNÉES

Roman traduit du chinois  
par Brigitte Guilbaud



*Éditions  
Philippe Picquier*

*Ouvrage publié sous la direction de*  
CHEN FENG

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*Servir le peuple*  
*Le Rêve du village des Ding*

Titre original : *Nian yue ri*

© 2008, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française  
Mas de Vert  
B.P. 20150  
13631 Arles cedex

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-8097-000000

Cette année-là, la sécheresse semblait ne jamais devoir finir, le temps lui-même paraissait avoir été réduit en cendres, et le charbon des jours se consumait dans nos mains. Le soleil brillait en grappes infinies au-dessus de nos têtes. Dès le matin, et jusqu'au soir, l'aïeul respirait l'odeur de ses cheveux roussis. Quelquefois, il tendait la main dans le vide. Il pouvait alors sentir l'odeur de ses ongles cramoisés. Journée de merde ! Il jurait ainsi tout le temps, quittant le village dépeuplé, foulant un abîme de silence, les yeux mi-clos, un regard jeté de biais vers le soleil, il disait, viens l'aveugle, partons. Le chien suivait, guidé par le bruit du pas alourdi par les ans, et deux ombres quittaient le village.

L'aïeul grimpait vers l'arête de la montagne, les rayons de lumière tremblaient sous ses pieds. Un faisceau oblique provenant de l'est lui fouetta soudain la face, les mains, la pointe des pieds, cinglant comme une canne de bambou. Il sentit la chaleur d'une gifle sur le visage. A la commissure

des paupières, du côté exposé au soleil, la brûlure semblait dissimuler au creux des rides un chapelet d'innombrables gouttes bouillantes.

L'aïeul allait uriner.

A la suite de l'homme, le chien se soulagea lui aussi.

Depuis quinze jours, c'était la première chose qu'ils faisaient après s'être réveillés, ils allaient uriner sur ce champ en pente, à quelques quatre kilomètres du village. Sur ce versant ensoleillé, il y avait un pied de maïs que l'aïeul avait planté. Uniquement ce pied, pâlisant au fur et à mesure des jours de sécheresse, uniquement ce pied qui dispensait un peu d'humidité alentour, dans l'air en combustion. L'urine, c'était de l'engrais. Il y a de l'eau dans l'urine. L'eau dont le maïs manquait se trouvait là, dans l'urine qu'ils avaient accumulée, lui et son chien, au cours de la nuit. L'aïeul pensait que probablement, durant la nuit, dans un bruissement, la plante avait encore poussé d'un index, qu'une cinquième feuille était apparue. Une timide sensation veloutée gagna son cœur, puis prit de l'ampleur pour envahir toute sa poitrine ; son visage rosissait. Les feuilles de maïs ne poussent qu'une par une, pensait-il, alors que celles des ormes, des sophoras, des cèdres, poussent deux par deux, pourquoi ?

Qu'en dis-tu l'aveugle ? Il se tourna vers le chien pour lui poser la question. Pourquoi les arbres et les cultures sur pied ne poussent-elles pas de la même

façon ? Le regard en suspens au-dessus de la tête du chien, il n'attendait aucune réponse. Il se retourna et fit quelques pas tout en méditant, leva la tête, porta une main au front, puis le regard au loin, vers le soleil, droit vers l'ouest. Il vit apparaître là-bas, sur une cime dénudée, une nappe pourpre et or, comme si une épaisse couche de fumée et de poussière avait recouvert la montagne.

C'était là l'exhalaison de la terre après une nuit de repos, l'aïeul le savait, le soleil l'ayant longtemps dorée, elle ne pouvait ensuite qu'expirer ainsi la chaleur. Plus près, des crevasses sillonnaient le sol en tous sens, de sorte que chaque parcelle de terre s'effritait comme après avoir sauté sur la plaque brûlante de la chaîne montagneuse.

Les villageois projetaient de s'enfuir depuis longtemps déjà. Le blé était mort, les hautes montagnes et les cimes escarpées étaient devenues incultes. Cet univers desséché avait contraint leur espoir à se faner. Ils avaient enduré le fléau jusqu'au moment des semences d'automne. C'est alors que des nuages s'amoncelèrent soudain au-dessus du village. Alors les rues se mirent à retentir du son des gongs frappés et des voix criant : « Semons pour l'automne, le ciel nous accorde de semer ! ». Jeunes et vieux, hommes et femmes criaient, avec des accents d'opéra qui réjouissaient les cœurs, et c'était dans les rues du village la confluence de fleuves dont les eaux coulaient d'est en ouest, puis

en sens inverse, et pour finir s'élançaient hors du village jusque sur l'arête montagneuse.

– Les semences d'automne !

– Les semences d'automne !

– Le ciel nous donne la pluie pour que l'on puisse semer !

Jeunes et vieux, leurs cris résonnaient en un dense écho qui ébranlait la montagne. Tombés des branches, quelques moineaux égarés, effrayés, reprenaient un essor pour se heurter ici et là. Leurs plumes voltigeaient tels des flocons de neige.

Coqs et porcs se tenaient ahuris devant les portes, pâles de frayeur. Un bœuf, attaché au pilier de l'étable, tenta de se défaire de sa longe, il se fendit le muflle : du sang foncé coula dans la mangeoire. Chats et chiens grimpèrent tous sur les toits d'où ils regardèrent avec effroi les villageois.

Le ciel resta ainsi entièrement couvert durant trois jours.

Pendant ce temps, ceux des villages de Liujiajian, Wujiahe, Qianliang, Houliang, Shuanmazhuang, tous les paysans se saisirent des graines qu'ils avaient conservées pour se dépêcher de les semer avant la pluie.

Trois jours après, les nuages noirs se dispersèrent. Un soleil ardent se remit à darder ses puissants rayons sur la montagne. Environ deux semaines plus tard, certains villageois fermèrent les portes des maisons et des cours ; ils portaient leurs bagages

avec des palanches, s'apprêtant à fuir la sécheresse. Ce fut alors, pendant quelques jours, le déplacement d'une fourmilière. Des groupes de plus en plus nombreux se pressaient à l'arrière du village pour le quitter par la route qui montait vers le sommet de la montagne. Et le chaos de tant de pas se répercutait dans le village, frappant à toutes les portes.

L'aïeul se joignit au dernier groupe. C'était le dix-neuvième jour de la sixième lune, il marchait au milieu de quelques dizaines de villageois. Ceux-ci lui demandèrent par où il fallait aller, il leur répondit vers l'est. Ils demandèrent ce qu'il y avait à l'est ; il répondit Xuzhou, à trente ou cinquante jours de marche, là-bas les gens vivent bien. Alors les villageois prirent la route de l'est. Un soleil implacable surplombait le chemin, et sous les pas des hommes, la poussière palpait. L'aïeul avança ainsi sur quelques quatre kilomètres, puis il s'arrêta. Il s'en fut dans son champ uriner, revint et dit aux autres, partez, partez droit vers l'est.

– Et toi ?

– Un jeune pied de maïs pousse dans mon champ.

– Et ça t'évitera de mourir de faim ?

– J'ai soixante-douze ans, avant trois jours de marche je tomberai épuisé. N'importe comment, je vais mourir, je préfère mourir ici.

Les villageois partirent. La petite troupe noire s'éloigna et se désagréa en poussière sous le terrible

soleil. L'aïeul se tenait au pied de son champ ; lorsqu'il ne vit plus rien à l'horizon, le silence et la solitude fondirent sur lui. A cet instant, tremblant de tout son corps, il prit conscience que dans ce village perdu au beau milieu de la chaîne montagneuse, il ne restait plus que lui, vieillard de soixante-douze ans. Son cœur s'abîma soudain, une morne désolation comme au seuil de l'hiver vint se ficher en lui.

Ce jour-là, tandis que le soleil franchissait à l'est la montagne, que l'or du ciel prenait une teinte vermillon, l'aïeul et son chien se rendirent comme d'habitude au champ. L'aïeul aperçut de loin, au centre de ce carré de terre d'un peu plus d'un are, son pied de maïs, déjà haut comme une baguette. Le jeune vert de la plante jaillissait comme une source fraîche sous le soleil rouge et brun. As-tu senti ? demanda-t-il au chien. Comme c'est odorant ! A quatre ou cinq kilomètres on peut sentir cette humidité fraîche et tendre. Le chien leva la tête vers lui, puis avança en silence, les pattes traînantes, jusqu'au pied de maïs.

Là devant se trouvait un profond ravin, empli de chaleur sèche qui ne manquait pas de brûler le visage de l'aïeul chaque fois qu'il passait tout près. Il retira son unique chemise de toile blanche, la froissa en boule pour s'essuyer le visage. Il sentit l'épaisse odeur âcre de la sueur. Très bien, pensa-t-il, voilà un excellent engrais, je vais laisser la plante



pousser encore une quinzaine de jours, puis je laverai mon vêtement, je ramènerai du village l'eau dans laquelle il aura trempé, et le maïs aura un festin comme pour le nouvel an. Il coinça précieusement la chemise sous son aisselle. Enfin il s'approcha de la culture. Elle mesurait un empan et n'avait que quatre feuilles, la cinquième n'avait guère poussé comme il l'avait imaginé. Il l'observa depuis le sommet, en épousseta une mince pellicule de poussière. La déception le submergea.

Le chien vint entre ses jambes puis fit un tour autour du jeune maïs, et encore un tour. L'homme dit, va, l'aveugle, va tourner plus loin. Mais le chien s'immobilisa, poussant de longs et faibles gémissements, les yeux rivés sur lui, comme s'il avait une chose urgente à faire.

L'aïeul savait : il ne pouvait plus se retenir. Il prit la houe suspendue au sophora flétri qui se trouvait au bord du champ (c'était toujours là qu'il laissait ses outils), puis se mit à creuser à gauche du maïs (hier, c'était à droite). Il dit, vas-y, tu peux pisser.

Avant même que le chien eût fini, il sentit quelque chose piquer son vieil œil de soixante-douze ans. Cela lui tirait la bordure des paupières, et cela clapotait dans son cœur. C'étaient des mouchetures sur les deux feuilles inférieures, aussi rondes que des balles de blé. Des taches de sécheresse ? Je viens uriner chaque matin, et le soir je viens arroser, ça ne peut pas être ça ! Tandis qu'il se

redressait, il entendit la vibration du jet jaune argenté ; il comprit : ce n'était pas la sécheresse, c'était l'excès d'engrais, l'urine de chien étant bien plus grasse et chaude que celle de l'homme. L'aveugle, je t'emmerde, toi et tes ancêtres et ta pisse ! Il lui donna un coup de pied qui l'envoya voler à plus d'un mètre et s'écraser comme un sac de riz sur le sol dur. Je t'ai laissé uriner, tu as fait exprès de pourrir mon arbre, hein ?

Le chien se tenait là, sans comprendre, une expression d'égarément mouillée dans les puits asséchés de ses orbites.

L'aïeul dit, tant pis. Il lança un regard féroce à la bête puis s'accroupit. Tirant à lui les tendres feuilles, il regarda attentivement les mouchetures sur le jade transparent. Puis, il s'empressa de repousser les restes d'urine avant qu'ils n'infiltrèrent la terre, creusa là où le sol était imprégné pour ensuite rejeter la terre sur le côté. Enfin, à la houe, il recouvrit le trou de terre fraîche, aplanit la surface, et dit au chien, viens, allons chercher de l'eau, si on n'arrose pas tout de suite pour adoucir l'engrais, tu auras fait mourir le jeune plant avant deux jours.

Le chien allait devant, l'aïeul suivait, le bruit de leurs pas sur le sol chaud semblait un frémissement de feuilles sèches, tourbillonnant, flottant un moment avant de tomber.

Le péril flottait lui aussi, au-dessus du jeune maïs. Le jour où la sixième feuille apparut, l'homme s'en fut chercher de l'eau.

Arrivé au puits, un coup de vent emporta son chapeau de paille. Il tournoyait, l'aïeul tentant de le rattraper dans les rues du village.

Le vent soufflait par rafales irrégulières, légères puis fortes, si bien qu'il poursuivit son chapeau jusqu'à l'entrée du village. A plusieurs reprises il en toucha le bord, mais le vent le déséquilibrait. Il avait soixante-douze ans. Il ne courait évidemment plus comme avant. Il se dit, après tout je me fiche bien de ce chapeau, dans tout le village il n'y a plus personne à part moi, j'en trouverai bien un autre en ouvrant une porte. Il cessa de courir et leva les yeux. Il aperçut en hauteur une cabane isolée, on aurait dit un temple dressé là, au bord du chemin, contre le mur duquel le vent achoppait sans pouvoir aller plus loin.

L'aïeul avança calmement jusqu'à lui, lança quelques coups de pied au vent affaibli, puis se courba pour ramasser son chapeau. De ses deux mains, il le déchira avec force, en jeta les morceaux par terre, et pour finir le piétina rageusement.

Je t'ai laissé courir.

Je t'ai laissé courir au gré du vent.

On va voir si tu recommences.

Le chapeau était en pièces dispersées ça et là. Une odeur de paille blanche se répandit. Depuis

tant de jours passés dans la chaleur brûlante, émanaient d'autres odeurs. Finalement, des lambeaux de chapeau, il fit une boule qu'il jeta à terre, piétina, écrasant les restes, disant, tu ne cours plus ? Tu ne courras plus jamais ! Le soleil me malmène et toi, saloperie, tu veux me malmener aussi ! Il disait cela en haletant. Puis il porta son regard au loin, là-bas, vers son champ, cessa de piétiner, de marmonner également. Sa parole se rompit comme corde de chanvre.

A quelques quatre kilomètres de là, au niveau du champ, ondoyait une épaisse fumée rouge ; on aurait dit un pan de mur mouvant, à moitié transparent. Stupéfait, l'aïeul prit soudain conscience qu'il ne s'agissait plus là d'une brise un peu vive mais qu'un vent fort s'était levé. Et tandis qu'il se tenait droit sous le soleil, face au mur, son cœur s'ébranla littéralement, il se sentit perdre pied comme emporté par une avalanche.

Il se mit en marche, hâtivement, en direction de son champ.

Au loin le mur de fumée épaississait, oscillant à l'horizon. On aurait dit une énorme vague roulant sur elle-même, plus ou moins haute à mesure qu'elle progressait vers la montagne où finalement elle s'abattît, noyant les monts, ne laissant plus derrière elle qu'une vaste étendue d'eau primitive.

L'aïeul pensa, c'est fini, cette fois j'ai bien peur que ce soit fini. Il pensa encore, à l'instant, ce tourbillon

qui a soulevé mon chapeau, qui m'a attiré jusqu'ici, c'était pour me prévenir que le vent s'était levé au-dessus de mon champ. Il dit, j'ai été injuste petit tourbillon, je n'aurais pas dû te lancer de coups de pied. Et mon chapeau de paille, pensa-t-il, c'était empli d'une bonne intention qu'il s'est laissé porter par le vent ; sur quoi me suis-je donc fondé pour le déchirer comme je l'ai fait ? Je suis vieux, vraiment je suis vieux. Il dit, vieux et étourdi, au point que je ne distingue plus le bon du mauvais. Il prononçait son mea culpa à mesure qu'il le pensait, déroulant sa litanie de reproches comme une longue liane. Quand il se sentit apaisé, il vit au loin que le vent avait cessé. Le bourdonnement qui perdurait jusque-là dans ses oreilles s'interrompit lui aussi. La soudaineté du silence endolorit son oreille. Le soleil recouvra toute sa vigueur, dardant des rayons durs et puissants, de sorte qu'un crépitement sourd se fit entendre, comme de cosses éclatant dans les champs incandescents. L'aïeul ralentit le pas, sa respiration se régularisa peu à peu, se fit plus lente, étirée à la manière du fil avec lequel les femmes cousent les chaussures. Il arriva au pied du champ, s'y arrêta un instant et de frayeur perdit l'équilibre, le souffle coupé net par la scène terrible qui s'offrait à ses yeux.

Le pied de maïs avait été cassé par le vent, ses feuilles pendaient dans le vide comme des doigts, frissonnantes dans la chaleur, leur délicatesse

soyeuse, la tendreté de leur vert blessées désormais.

L'homme et son chien déménagèrent pour s'installer sur le champ en pente.

L'aïeul n'avait guère hésité ; de même qu'un vieillard voyant une pastèque presque mûre décide de s'installer près d'elle, de même il enfonça quatre pieux à côté du pied de maïs. Autour des pieux il attacha deux battants de porte, puis d'une natte de paille fit un toit. Enfin, il s'y établit. Sur les piliers de sa cabane, il enfonça quelques clous sur lesquels il accrocha casseroles, cuillères et brosses. Il mit les bols dans un sac à farine qu'il suspendit sous la casserole. Dehors, il creusa un four. Pour le reste, il n'y avait plus qu'à attendre qu'une nouvelle pousse de maïs bourgeonne.

Etant donné son changement de literie, à la nuit tombée, l'aïeul avait beau s'y efforcer, il ne trouvait pas le sommeil. La lune opalescente flottait dans le ciel. Il enleva son caleçon et se mit à fumer, assis sur son lit, nu comme un ver. Dans le clair-obscur des volutes, son regard se posa par hasard sur cela qui pendait comme une lanterne entre ses jambes. Il trouva la chose bien laide, renfila son caleçon. Il pensa, je suis décidément vieux, je n'en ai plus aucune utilité, elle ne peut plus m'apporter aucune joie. Mieux vaut avoir cette pousse de maïs dont chaque feuille me vivifie, tout comme lorsque j'étais jeune et que je regardais avec appétit les femmes qui bavardaient à l'entrée du village ou près

du puits. Un léger souffle d'humour l'envahit alors et tandis qu'il débourrait sa pipe, quelques étincelles illuminèrent le champ, tirant brutalement le chien de son sommeil.

Il dit, tu es réveillé ?

Toi, tu es aveugle et tu dors profondément, alors que moi qui vois clair je n'y arrive pas.

Le chien se déplaça en rampant pour venir lui lécher la main. L'homme se mit à lui caresser la tête, lissant son poil. Ce faisant, il vit perler deux larmes brillantes au bord des orbites profondes et vides. Il les essuya, dit, vieux bâtard de soleil, ta cruauté me fend le cœur, tu as brûlé les yeux de cette pauvre bête. En y pensant, son cœur se souleva, il prit le chien dans ses bras et se mit à sécher doucement ses yeux. Les larmes du chien inondaient ses mains. Personne ne pouvait prévoir ça, pensa-t-il. Les années précédentes, lorsque la sécheresse arrivait, on dressait un autel à l'entrée du village. On y disposait trois assiettes d'offrandes et deux jarres. Dans chacune des jarres on versait généreusement de l'eau, puis sur chacune d'elle on dessinait un roi dragon, dieu des pluies. Ensuite, on attachait un chien entre les deux récipients, on lui faisait lever la tête vers le ciel. On le nourrissait s'il avait faim, on lui donnait à boire s'il avait soif. Et, lorsqu'il était repu, on le faisait hurler face au soleil. Chaque fois qu'on a fait ça, au bout de trois à sept jours tout au plus, les aboiements faisaient effet et le soleil se

retirait. Il se mettait alors à pleuvoir ou bien le vent se levait ou bien encore le ciel se couvrait. Mais cette année, ça n'a pas marché. Cette année, on a attaché ce chien sauvage entre les deux jarres, on l'a laissé aboyer pendant quinze jours, et le soleil a continué à briller de mille feux, se levant et se couchant chaque jour avec une ponctualité impitoyable.

Le seizième jour à midi, tandis que l'aïeul passait près de l'autel, il s'aperçut que l'eau des jarres s'était complètement évaporée, l'une était complètement asséchée tandis qu'on pouvait voir le fond brûlant de l'autre. Puis il regarda le chien noir, vit que ses poils avaient frisé sous la chaleur, et que plus aucun son ne sortait de sa gorge.

Il détacha le chien, lui dit, va, la pluie ne viendra plus.

Le chien descendit de l'autel, fit quelques pas en avant et se heurta à un mur. Il se retourna, avança encore, se cogna cette fois contre un arbre. L'aïeul le rattrapa par une oreille pour l'observer. Alors il eut un coup au cœur, alors il vit les deux prunelles brûlées, il ne restait plus à leurs places que deux orbites vides, pareilles à deux puits asséchés.

L'aïeul avait recueilli la bête.

Il pensa, heureusement que j'ai recueilli ce chien aveugle, sans quoi je me serais retrouvé seul ici, sans personne à qui parler.

Le temps avait fraîchi, la chaleur du jour commençait à se dissiper. Au-dessus de la cabane, les



étoiles et la lune récupéraient doucement leur rayonnement, à la manière d'un filet de pêche que l'on retire de l'eau, c'était une lumière pure qui s'égouttait légèrement et que l'on entendait perler, tinter faiblement.

L'aïeul savait que ce n'était pas là le bruit de l'eau, ni celui des arbres, ni même celui des insectes. C'était, dans l'immense nudité de la nuit, le paroxysme du silence qui se donnait à entendre. Il caressait son chien, le long de la colonne vertébrale jusqu'à la queue, puis recommençait depuis la tête. La bête ne pleurait plus. L'homme caressait d'une main, le chien lui léchait l'autre. Cette nuit-là, ils se sentirent soudain inextricablement liés par un sentiment dont la douceur les envahit, les inonda tous deux.

Il dit, l'aveugle, marions nous, d'accord ? Avec un compagnon, la vie est plus savoureuse.

Le chien lui lécha copieusement la main.

Il dit, je ne vivrai plus très longtemps, si tu peux m'accompagner jusque-là, alors j'aurai une belle mort.

Et le chien se mit à lui lécher le poignet, à grands coups de langue, comme si la distance des doigts au poignet s'était extraordinairement allongée.

Il dit, l'aveugle, qu'en dis-tu ? Crois-tu que notre maïs fera une nouvelle pousse ? Et le chien cessa de lécher pour hocher légèrement la tête. Il dit encore, cette nuit ou bien demain ? Ou après-demain ? J'ai

sommeil, ne hoche pas la tête, je n'y vois rien, tu peux aboyer, alors aboie ! Qu'en dis-tu hein ? La nouvelle pousse, c'est pour cette nuit ou pour plus tard ?

Il s'appuya au mur de la cabane, ferma les yeux. L'ombre du toit natté imprégna son visage telle une mince couche de sable.

Il cessa de caresser le chien, abandonnant une main sur sa tête, et s'endormit paisiblement.

Lorsqu'il se réveilla, la matinée était déjà bien avancée. Il sentit une piquûre sur ses paupières, s'assit et se frotta les yeux. Voyant le disque solaire briller au-dessus de lui comme auparavant, il marmonna intérieurement, je t'emmerde toi et tes ancêtres sur huit générations, on verra si un jour je ne creuse pas ta tombe ! Puis il vit le chien, couché au milieu du champ, près de la culture. Il douta un instant, demanda, y a-t-il une pousse ? Le chien lui adressa un léger hochement de tête. Il descendit la pente. Arrivé au pied de maïs, il vit en effet qu'à côté de la jeune pousse pareille à un navet, un nouveau bourgeon était apparu, semblable à un bourgeon de févier, vert et rouge comme de l'eau, de la longueur d'une phalange, tendre et lustré comme une pièce de jade sous le soleil, si délicat qu'on aurait pu le faire tomber rien qu'en l'effleurant.

Il se mit en quête d'une branche afin de couvrir la nouvelle pousse, fit un tour près du ravin pour en

revenir les mains vides, s'arrêta près du four, saisit sa houe pour accrocher une longue branche de sophora qu'il vint enfin déposer au-dessus de la nouvelle pousse. Puis il grimpa jusqu'à la cabane, prit son vêtement qu'il étendit au-dessus de la branche, de sorte que l'abri soit un peu plus frais et ombragé.

Il dit, il ne devrait plus y avoir d'incident. Il dit, l'aveugle, allons manger ! Qu'allons-nous manger ? Il dit encore, qu'y a-t-il à manger de bon matin ? On va se faire une soupe de graines écrasées, et on prendra un vrai repas à midi.

Lorsque la nouvelle pousse de maïs vit croître sa deuxième feuille, l'aïeul retourna au village pour chercher de la nourriture. Il n'avait plus rien chez lui. Il pensa que dans un si grand village, il devait bien rester dans chaque maison une poignée de blé dans la jarre à blé et une pincée de farine dans le pot à farine, cela suffirait à les sauver de la famine, lui et son chien. Mais lorsqu'il arriva au village, il s'aperçut que toutes les portes étaient fermées, il se trouvait comme pris dans une immense toile d'araignée. Il se rendit chez lui. Il savait parfaitement que sa jarre était vide, mais il se pencha tout de même au-dessus, y introduisit une main pour tenter de racler le fond, puis la retira, se lécha les doigts. Le goût de la farine pure fondit aussitôt sous sa langue, et se répandit dans tout son corps. Il prit une

grande inspiration pour en savourer la substance, puis sortit dans la rue.

Un rayon oblique dispensait un fluide doré et mouvant ; dans la profondeur du silence, on entendait le grésillement de gouttes lumineuses sur les auvents. Il pensa, il ne reste plus personne, s'il ne meurt pas brûlé par le soleil, un voleur mourra de faim. Je vous emmerde tous, c'est pour vous prémunir contre moi, l'aïeul, que vous avez fermé vos portes ? Plus vous m'en empêcherez et plus je serai capable de forcer vos serrures et d'escalader vos murs, il dit, il y a bien une maison dans laquelle il reste du grain ! Sinon que mangeront-ils à leur retour ? Et pourquoi auraient-ils fermé leurs portes ? Il fit halte devant le seuil d'une maison, celle d'un neveu qui portait le même nom que lui ; avança jusqu'à une autre maison, celle d'une veuve. Quand elle était jeune, la veuve lui confectionnait chaque hiver une paire de bottes fourrées de laine. Elle était morte ; son fils habitait là. Il se laissa gagner par la douceur que lui avait apportée cette maison à cour carrée et toutes ces années vécues lui revinrent soudain en mémoire, emplissant le vide de son cœur. Il resta là un moment à fixer la porte, avant que de reprendre son chemin silencieusement. Ses pas ne produisaient aucun bruit et retentissaient tout à la fois, c'était comme le choc sourd d'arbres abattus dans une forêt profonde ; cela résonnait, on aurait dit un vieux bateau glissant,

tirant à sa suite les maisons du village. Il était déjà midi. Il fallait songer au repas.

Le chien est là, alors ça va, bredouilla-t-il, il n'a qu'à me dire quel mur escalader et je le ferai. Il cria face à la montagne, l'aveugle, l'aveugle, dis-moi dans quelle maison je dois aller chercher du grain ?

Il n'obtint aucune réponse, sinon celle de l'immensité muette.

L'homme perdit courage. Il s'assit pour fumer la pipe, puis reprit la route, les mains vides, vers son champ. Le chien qui l'avait entendu de loin, remuant la queue, accourut vers lui et se mit à traîner dans ses jambes. L'aïeul n'y prêta pas attention. Il se dirigea vers le sophora pour y prendre sa houe, vers la cabane pour y prendre un bol, et commença à retourner la terre, en partant du début du champ. Au troisième coup de houe, deux grains de maïs émergèrent, intacts et brillants, brûlants de soleil. Il se mit alors à retourner la terre en respectant l'intervalle d'origine de semaison. A chaque coup de houe, il dénichait un ou deux grains. Après avoir peiné sur environ la moitié de l'arête montagneuse, il put remplir son bol à ras bord.

Il fit un repas de grains de maïs sautés.

A ce moment-là, tandis qu'ils se nourrissaient, installés lui et son chien à l'ombre de la cabane, l'aïeul étouffa un rire solitaire. Ils m'ont tous laissé de quoi manger dans leurs champs, dit-il, il suffit que je retourne la terre une journée et nous aurons

de quoi manger trois jours durant. Cependant, lorsqu'il se mit au labeur dans un autre champ, il se rendit compte que ce n'était pas si simple. Il ne savait pas comment les autres avaient manié la houe, à quels intervalles ils avaient semé. Beaucoup de familles s'étaient empressées de semer avant la pluie, et tout le monde s'y était mis, les enfants aussi, creusant la terre chacun à sa manière, chacun selon ses forces, à intervalle différent. C'était une sacrée pagaille, qui différait de loin de la régularité avec laquelle l'aïeul avait œuvré dans son propre champ. Auparavant, jamais aucune famille n'aurait laissé les enfants manier la houe, mais avec cette sécheresse, tout avait été chamboulé.

Il n'était plus question qu'une seule journée de travail suffise à les nourrir trois jours, lui et son chien. Il se mit au travail et sua un jour durant. Quand tout allait bien, il pensait qu'ils pourraient tenir deux jours ; quand tout allait moins bien, il pensait qu'ils tiendraient un jour.

Le jeune maïs poussait de plus en plus. La nuit venue, ses feuilles bruissaient très légèrement, cela ressemblait à la respiration d'un bébé profondément endormi. Ce soir-là, l'aïeul et son chien s'étaient assis près de la plante, se reposant après une journée de labeur. A écouter sa respiration, ils sentaient leurs articulations et leurs os mollir et se détendre. La lune apparut, avec sa face féminine, suspendue au sommet de la voûte céleste, de claires

étoiles autour d'elle. On aurait dit les boutons d'un vêtement de fête, cousus sur une étoffe de soie bleue, incomparablement vaste.

L'aïeul interrogea le chien. Il dit l'aveugle, quand tu étais jeune, combien de chiennes as-tu connues ?

Le chien le regardait sans comprendre.

Il dit, dis la vérité l'aveugle, il n'y a personne d'autre que toi et moi ici, tout est tranquille.

Le chien continuait à le regarder sans comprendre.

Tu ne veux pas parler, tant pis. L'homme poussa un soupir. Un peu déprimé, il alluma sa pipe. Face à l'obscurité, il dit, comme c'est bon d'être jeune, d'avoir un corps fort et une femme la nuit. Si la femme est intelligente, au retour du champ, elle t'apporte de l'eau, et si ton visage est en sueur, elle te passe un éventail. Les jours de neige, elle te chauffe le lit. Si durant la nuit, vous vous êtes retrouvés, et que tu te lèves tôt le matin pour aller au champ, elle te dit de te reposer encore un moment. Vivre de cette façon, il inspira énergiquement une bouffée de sa pipe, puis expira longuement, caressa le chien, et poursuivit, vivre de cette façon, c'est vivre comme les immortels.

Il demanda, tu as eu ce genre de vie toi, l'aveugle ?

Le chien demeura silencieux.

Il dit, qu'en dis-tu l'aveugle, est-ce que ce n'est pas pour ce genre de vie que les hommes viennent

au monde ? Il ne laissa guère au chien le loisir de rétorquer, se répondit immédiatement à lui-même, certainement, je dis que oui. Puis il dit encore, mais quand on est vieux c'est différent, quand on est vieux on vit seulement pour un arbre, un brin d'herbe, des petits enfants. C'est toujours mieux de vivre que d'être mort. Il s'interrompit pour aspirer une bouffée de sa pipe à la lueur de laquelle il regarda le jeune maïs ; il entendit alors le très léger bruissement s'étirer tendrement près de son oreille. Il regarda de plus près, vit qu'au sommet de la plante, désormais plus haute que le genou, depuis la touffe orangée, ébouriffée, une nouvelle pousse avait surgi, aussi ronde qu'une flûte de saule. Neuf feuilles déjà détachaient distinctement leurs arcs sur le jeune pied. L'aïeul se leva, prit sa houe pour creuser un trou auprès de la culture. Lui et son chien y urinèrent, puis il y versa trois bols d'eau, recouvrit le trou, continua à manier la houe pour entourer la plante d'un petit rempart de terre. Il craignait qu'un nouveau coup de vent ne vienne encore l'endommager. Il se rendit la nuit même au village pour y chercher quatre nattes de roseau. A un peu plus d'un mètre du maïs, il enfonça quatre pieux, autour desquels il disposa les nattes, de sorte que le jeune pied de maïs fût bien protégé comme par le mur d'une cour carrée. Au moment d'assembler les nattes, il dit, l'aveugle, va au village me chercher de la corde ou n'importe quoi qui puisse



servir à attacher. Le chien se mit en route, cherchant son chemin à tâtons. Il revint lorsque les ténèbres commençaient à se dissiper, des lambeaux de chapeau dans la gueule, des lambeaux du chapeau que l'aïeul avait déchiré. L'aïeul en utilisa les bandes pour fixer les nattes sur les pieux. Cela ne suffisait pas. Il se servit encore de sa ceinture de pantalon. Quand il eut achevé son ouvrage, un voile de lumière blanche commençait à se répandre depuis l'est.

Dans la lumière encore terne de l'aurore, ce carré de nattes ressemblait à l'un de ces jardins potagers que l'on voit devant les maisons de riches paysans. Le pied de maïs se dressait là comme un mât, témoignant d'une vie digne et aisée, ne manquant de rien, protégé par une ombrelle de nattes lorsque le soleil était au zénith. Aussi poussait-il à toute allure, et quelques jours plus tard, dépassait déjà la hauteur de son abri.

Le problème était que le soleil continuait à briller par grappes innombrables, le puits allait finir par s'assécher. Chaque jour l'aïeul allait au village chercher deux seaux d'eau. Il lui fallait descendre à plusieurs reprises le seau du puits, qui remontait chaque fois empli d'eau trouble, chargée de sable. Un sentiment de panique montait progressivement du fond, glaçant ses membres. Finalement, un jour, il descendit le seau vide à plus de trois mètres de profondeur, c'est-à-dire autant que la corde de la

poulie le lui permettait, mais lorsqu'il le remonta, il ne contenait guère que de quoi remplir un bol. Il lui fallut rester à côté du puits bien longtemps avant de remonter une quantité d'eau suffisante pour remplir un autre bol.

La source est tarie, tout comme les feuilles des arbres sont tombées.

Il eut une idée. Le soir venu, il descendit dans le puits un matelas ouaté, afin qu'il s'imprégnât d'eau durant la nuit. Le lendemain matin, il le remonta, l'essorait entre ses mains, et put en recueillir de quoi remplir la moitié d'un seau. Après quoi, il le redescendit au fond du puits, et, le seau à la main, retourna à son champ. L'eau de vaisselle, l'eau de toilette, l'eau des lessives peu fréquentes, il les gardait toutes pour arroser le pied de maïs, de sorte que manifestement, l'eau ne manquait pas complètement. Lorsqu'il essorait le matelas ouaté, de la vapeur s'en échappait, brillante sous le soleil brûlant ; alors il se battait avec la chaleur, cherchant à récupérer cette vapeur, disant, j'ai soixante-douze ans, que n'ai-je pas vécu ? Toi le puits asséché, tu veux me décourager ? Il suffit qu'il y ait de l'eau sous terre, et je trouverai le moyen de la faire sortir. Toi le soleil, tu es bien habile, assèche donc toute source souterraine.

L'aïeul était toujours victorieux.

Un jour, il travailla dans le champ de son neveu. Après toute une journée de labeur, il ne put emplir

de grains que la moitié d'un bol. Le lendemain, il changea de champ, mais pour ne récolter pas même la moitié d'un bol. Durant trois jours, son chien et lui ne prirent que deux repas quotidiens, et remplacèrent la soupe de grains épaisse par un potage bien plus léger.

L'aïeul sentait que les choses s'aggravaient, il ne comprenait pas pourquoi il trouvait si peu de grains alors que les familles avaient toutes consciencieusement semé, et que si rien n'avait encore poussé, il fallait bien que les graines soient encore enfouies sous terre.

A la vue des côtes saillantes de l'aveugle, il eut un profond frisson. Il tâta et soupesa la peau de son propre visage. Il pouvait la tirer longuement, on aurait dit une sorte de toile qui enveloppait comme dans un sac le squelette de sa tête. Il se sentit dépourvu de forces. Au moment de remonter du fond du puits le matelas ouaté, il ne cessait de faire des pauses. Il pensa, je ne peux pas mourir de faim comme ça.

Il dit, l'aveugle, nous sommes obligés de franchir l'un de ces murs. Il dit, disons qu'il s'agit d'un emprunt ; l'année prochaine, au moment des récoltes, je leur rendrai leur grain.

Il prit un sac de toile, et se dirigea, vacillant, vers le village. Le chien le suivait. Ils marchaient tous deux sans faire aucun bruit. L'aïeul crispait les gros orteils, ne posant sur le sol tour à tour que leurs

pointes et les talons, évitant ainsi le contact de la plante des pieds avec le sol brûlant. Quant au chien, au bout de quelques pas, il se léchait les pattes de devant. Sur ce bout de route de quelques quatre kilomètres, on aurait dit qu'ils avaient marché pendant toute une année. Arrivé à l'entrée du village, l'aïeul se jeta de côté contre le mur ombragé d'une étable, quitta ses chaussures pour se frotter longuement les pieds.

Tirant la langue, à l'ombre lui aussi, le chien haletait péniblement. Puis, au coin d'une maison, il leva la patte arrière pour uriner.

L'aïeul dit, allons donc d'abord emprunter du grain ici ! Il sortit une hache de son sac de toile à l'aide de laquelle il défonça le cadenas de la porte principale. Il pénétra à l'intérieur de la cour, se dirigea tout droit vers le pavillon exposé au sud, en démolit également la serrure. Il entra dans la pièce principale, vit une épaisse couche de poussière sur une table couverte de toiles d'araignée. Une tablette commémorative y était posée, avec le portrait d'un vieil homme aisé, vêtu d'une robe traditionnelle et d'une jaquette de mandarin. Son regard dur et perçant pourfendait la poussière pour venir se fixer sur l'aïeul. Celui-ci sentit son cœur se serrer.

C'était la maison du chef du village. Décédé depuis trois ans, son regard était encore vif et tranchant comme l'acier. L'aveugle, tu es bien un aveugle, pensa l'homme, comment as-tu pu uriner

devant chez le chef du village ? Il posa la hache contre le chambranle de la porte, s'agenouilla pour se prosterner devant le portrait, front contre terre. Il se prosterna puis salua avec cérémonie. Il dit, chef, sur ce périmètre montagneux, on n'avait jamais vécu une telle sécheresse. Jeunes et vieux ont tous quitté le village, il ne reste plus personne hormis l'aveugle et moi, nous sommes seuls ici, seuls au monde. On est resté pour veiller sur le village.

Voilà trois jours déjà que nous n'avons pas eu de repas décent, aujourd'hui on est venu emprunter dans ta réserve, mais l'année prochaine, nous te rendrons grain pour grain. Il dit encore, chef, ne t'occupe pas de moi, je sais bien où chacun a caché son grain. Ayant fini de parler, il se releva, s'épousseta les genoux, et, sac en main, se dirigea vers le pavillon de l'est. Il jeta un coup d'œil négligent à la jarre et au pot, évidemment complètement vides. Il les regarda sans surprise ; on aurait dit qu'il savait que le grain ne pouvait être là, exposé de façon aussi évidente. Il fallait aller chercher sous le lit. Suivant un rayon de lumière qui pénétrait la pièce par la fenêtre, il se mit à examiner minutieusement sous le lit. Ils sont tous partis à cause de la sécheresse, qui aurait voulu laisser du grain en évidence pour les voleurs ? Si ça avait été moi, j'aurais fait pareil, je l'aurais dissimulé sous le lit. Mais sous le lit du chef du village, il n'y avait rien qu'un pot de chambre en porcelaine, recouvert d'une mince

couche d'alcali ; pour le reste tout était parfaitement net. L'aïeul retourna examiner la jarre et le pot, chercha sous la table, dans l'armoire, fouilla finalement chacun des trois pavillons de fond en comble, faisant claquer les portes derrière lui, effectuant plusieurs allers et retours dans ce fracas. Il se retrouva couvert de toiles d'araignée et de poussière, sans le moindre grain en poche.

Il sortit, frappant ses mains l'une contre l'autre pour tenter d'en enlever la poussière, dit chef, je n'ai jamais été injuste envers toi, je suis ton aîné de quinze jours mais je t'ai toujours appelé grand frère, s'il n'y a rien en réserve chez toi alors dis-le, tu me laisses m'agiter en vain, comme si mes forces étaient inépuisables, et on dirait bien que je quitte ta maison les mains vides.

Naturellement, le chef du village demeura silencieux.

Il demeurait silencieux, l'aïeul lui jeta un regard de travers, dit, vraiment, tu m'as laissé me prosterner devant toi en vain. Il donna quelques tapes amicales sur la tête du chien couché à l'entrée. Partons, je ne peux pas y croire, c'est comme si on me parlait d'une nuit sans étoile. Il ferma la porte de la maison du chef du village, accrocha le cadenas désormais hors d'usage au loquet. Ensuite il pénétra dans d'autres maisons, une par une, défonçant successivement une dizaine de serrures, examinant jarres, pots et armoires, cherchant sous les tables et

les lits, et malgré toute la minutie dont il fit preuve, ne trouvant finalement rien. Il sortit de la septième maison tenant une balance et une cravache (c'était la maison d'un conducteur de charrette, l'aïeul l'avait aidé autrefois à la manœuvrer), fit quelques pas dans la rue puis s'arrêta, désappointé. Il jeta la balance et la cravache, dit, que vais-je faire d'une balance ? Que vais-je faire d'une cravache ? On peut se servir d'une cravache comme d'une arme à feu, pour se protéger (l'aïeul avait déjà fouetté un loup à mort), mais les animaux ont tous fui, il ne reste même plus un lièvre, cette cravache est inutile. Sous l'effet de la chaleur, les jointures des portes des maisons s'étaient élargies ; il tenta un regard vague, les yeux mi-clos, vers le ciel, vit que le soleil était bientôt au zénith ; l'heure du déjeuner approchait de nouveau alors qu'il n'avait toujours pas humé l'odeur du moindre grain. Un sentiment d'affolement l'envahit. Il dit au chien de s'asseoir, il lui dit attends-moi là, tes yeux sont brûlés, où que l'on aille, tu ne pourrais pas voir où le grain est caché. Puis il emprunta une nouvelle ruelle, choisit d'enfoncer les serrures de demeures cossues. Mais après trois maisons successives, il se retrouva comme avant, le sac de toile vide à la main. Tandis qu'il revenait, les coups de soleil étincelaient sur la peau brunie de son visage, la malchance lui coulait entre les rides. Il portait un pot de sel à la main, un pot rempli d'une petite poignée de sel environ. Il se mit

un grain en bouche, puis en fourra un dans la gueule du chien.

La bête l'interrogea du regard ; était-il possible qu'il n'ait pas trouvé une poignée de céréales ?

L'homme ne répondit pas. Il saisit brusquement la cravache qui gisait à terre et, placé au beau milieu de la rue, se mit à donner des coups de fouet face au soleil. La lanière fine et flexible se courbait puis se redressait tel un serpent dans le ciel, on aurait dit qu'à la pointe de la cravache, la foudre éclatait, frappant la couronne solaire dont les morceaux incandescents tombaient doucement pour recouvrir le sol d'une multitude de fleurs lumineuses. Et dans tout le village, une pétarade retentissait comme au nouvel an. L'aïeul continua ainsi, la sueur ruisselant à grosses gouttes sur son corps, jusqu'à épuisement.

Le chien se tenait debout devant lui, l'air un peu désespéré, les orbites mouillées.

L'aïeul dit, n'aie pas peur l'aveugle, après, j'aurai mon bol et tu en auras la moitié. Je préfère mourir de faim moi-même plutôt que de te laisser mourir de faim.

Les yeux du chien s'emplirent de larmes. Et les larmes coulaient puis tombaient pour former deux petites mares sur le sol, rondes comme des pois.

Partons, dit l'aïeul en saisissant le pot à sel, la cravache et la balance, retournons au champ creuser la terre.



Mais il n'avait pas fait deux pas qu'il s'arrêta soudain, cloué au sol. Au-devant de lui, un groupe de rats approchait. Ils étaient tous gros et gras comme lors d'une année de bonnes récoltes. Leurs silhouettes noires brillaient à l'ombre d'un mur à l'entrée du village, et leurs yeux inquiets scrutaient l'intérieur du village, fixaient l'homme et son chien. A cet instant, l'aïeul entrevit brusquement l'issue d'un long tunnel.

Il se mit à rire. C'était la première fois que cela lui arrivait depuis le départ des villageois. Son rire éclatait comme des haricots que l'on fait sauter à feu doux, rauque et sonore. Il dit, alors le ciel mourrait, la terre mourrait, et moi aussi l'aïeul je mourrais de faim ! Il s'avança, guidant son chien, à la rencontre des rats effrayés. Il dit, l'aveugle, sais-tu où sont cachés les grains ? Moi je sais, moi l'aïeul, je sais.

Cette nuit-là, il se rendit au champ, retourna la terre de trois trous à rats, d'où il sortit un dixième de boisseau de grains de maïs. Il passa la première moitié de la nuit à dormir dans la cabane, d'un sommeil léger, jusqu'à l'heure la plus noire, lorsque seule la lumière de la lune éclaire le sol. Il ordonna au chien de veiller près du pied de maïs et se rendit seul jusqu'au milieu d'un champ dont il avait fouillé la terre sans dénicher le moindre grain. Il s'assit là, retenant sa respiration, immobile. Il demeura ainsi, silencieux, pendant une heure, puis

entendit les couinements. Si ce n'étaient pas des cris de joie, c'étaient des cris de lutte ; les rats se battaient pour la nourriture. Il colla l'oreille contre le sol, tentant de localiser leur position. Ensuite, à l'emplacement qu'il avait déterminé, il enfonça un pieu en guise de marque. Il s'en fut chercher sa houe et revint creuser à un mètre de distance autour du pieu, à un tiers de mètre de profondeur. Il y avait forcément une galerie creusée par les rats. De fait, il y découvrit une bonne quantité de grains, de quoi remplir un grand bol. Il n'en laissa aucun, ramassa même ceux qui étaient mêlés aux excréments des rongeurs. Puis il se rendit dans un autre champ dont il avait retourné la terre sans succès, et procéda exactement de la même manière.

Durant une assez longue période, les journées de l'aïeul furent ainsi bien remplies. Il se levait tôt pour aller au village tirer le matelas ouaté du puits. Il revenait au champ prendre un petit déjeuner puis triait les grains parmi les excréments de rat, les mettait dans un bol. Le bol une fois rempli, il l'enfouissait sous terre, à côté de son pied de maïs. Après le déjeuner, une sieste s'imposait. Au-dessus de la cabane, le soleil dardait ses rayons durs, et le sol était encore plus brûlant. Parfois une légère brise tiède soufflait, il dormait profondément, jusqu'à ce que l'horizon rougeois à l'ouest des montagnes. Il retournait alors au village chercher un demi seau d'eau, et la nuit tombait. Après le dîner,

il s'asseyait avec son chien près du plant, goûtant la fraîcheur de la nuit dans le silence inquiétant. Il adressait au chien et au pied de maïs les questions qu'il avait à l'esprit, par exemple pourquoi les cultures sur pied ne voient leurs feuilles pousser qu'une par une. Le chien ni la plante n'étant en mesure de répondre, il allumait sa pipe, en tirait de longues bouffées, disait, il vaut mieux que ce soit moi qui vous le dise, c'est parce que ce sont des cultures sur pied, alors leurs feuilles doivent pousser une par une. Et parce que les arbres sont des arbres, leurs feuilles poussent deux par deux. Certains soirs, à la faveur d'une douce brise, il posait des questions bien plus profondes. Il disait, vous savez quoi ? Quand le chef du village était encore en vie, un homme est venu, un certain chercheur, il a dit que la terre tournait, que chaque tour correspondait à une journée. Qu'en pensez-vous ? Est-ce qu'il ne racontait pas des balivernes ? Si la terre tourne, alors pourquoi ne tombe-t-on pas du lit la nuit ? Pourquoi l'eau des jarres ne se renverse-t-elle pas ? Pourquoi l'eau du puits ne remonte-t-elle pas ? Et pourquoi marche-t-on la tête vers le ciel ?

D'après cet homme, c'est parce que la terre nous aime, mais pensez donc ! Si la terre nous aime, alors pourquoi arrive-t-on encore à lever les pieds pour marcher ?

Lorsque l'aïeul traitait d'une question aussi complexe et obscure, son visage prenait une expression

extrêmement sérieuse, et il en oubliait de fumer sa pipe. Finalement, le doute s'exposait au grand jour devant le chien et le pied de maïs, et l'aïeul s'étendait dans le champ, le cœur plein de regrets. La tête parallèle au ciel, laissant la lune baigner son visage, il disait, j'ai trop ménagé l'honneur de ce savant, il est resté trois jours et je ne suis pas allé l'interroger une seule fois. J'avais peur qu'il perde la face devant tout le village. Il dit, c'est grâce à son savoir qu'il se débrouillait pour vivre, je ne pouvais quand même pas lui enlever le pain de la bouche.

Le jeune maïs ressemblait à un mât, ses feuilles, aussi larges que la paume d'une main, se dressaient les unes au-dessus des autres, les plus hautes dépassant déjà de deux têtes le carré de nattes. La nuit, leur bruissement était devenu rauque et sourd. Encore quelques jours et la plante atteindrait sa taille définitive.

Pour pénétrer plus facilement sous l'abri qu'il lui avait confectionné, l'aïeul démontra une natte. Sept jours auparavant, il était venu comparer sa propre taille à celle du maïs : la plante atteignait alors la hauteur de son cou ; deux jours après, elle lui arrivait à hauteur du front. Ce jour-là, il compara de nouveau sa taille à celle de la culture pour s'apercevoir qu'elle dépassait la pointe de ses propres cheveux. Il pensa, encore quinze jours et du sommet devrait pendre un épi et dans trois mois, l'épi sera

mûr ! L'aïeul pensa que sur cette chaîne de montagnes dénudée, il avait fait pousser du maïs, qu'il en décortiquerait l'épi pour remplir un bol de grains, des grains aussi précieux que des perles, dont les villageois pourraient se servir comme de semences, lorsqu'ils reviendraient, lorsque la sécheresse aurait cédé la place à la pluie. Alors les saisons se succéderaient, et sur cette chaîne montagneuse on verrait de nouveau une immense étendue verte, des champs et des champs de maïs à perte de vue. Quand je mourrai ils mettront une plaque sur ma tombe, une plaque en mon honneur, en souvenir de ma bonne œuvre.

L'aïeul se parlait à lui-même, disant, oui, j'ai vraiment accompli une bonne œuvre, et ce disant, tout à son aise, il commença à rêver, ou plutôt il continua, mais en silence cette fois. Il sortit de la cabane, descendit la pente jusqu'à l'endroit où il avait creusé, à côté du pied de maïs, et se remit au travail. Dans le calme de la nuit, la houe rendait un son clair et monotone, un air populaire joué en solo, dont la modulation se répercutait de loin en loin. Ayant fini de creuser là, il n'alla pas se coucher mais, outil sur l'épaule, se rendit dans un autre champ où il retint sa respiration afin de trouver du grain dans un terrier de rats. En se réveillant le lendemain matin, il découvrit le bol, encore vide la veille, rempli de grains et d'excréments. Il se tint un long moment à côté, perplexe.

Accroché au pilier de la cabane, le sac de nourriture était empli à moitié, ce qui dissipait complètement tout tracas. Trois jours auparavant, alors que l'aïeul faisait la sieste, le chien l'avait brutalement réveillé par ses aboiements ; tirant sur son vêtement, il l'avait conduit à l'angle d'un champ, à quelques dizaines de pas de la cabane. Là, l'aïeul avait découvert un trou à l'intérieur duquel il avait ramassé une bonne poignée de grains. De retour à la cabane, il les avait pesés, il y en avait deux cent vingt-cinq grammes. Le chien était donc capable de dénicher les terriers. Il tournait dans un champ avec son air stupide, flairant le sol, et lorsqu'il en détectait un, il se mettait à aboyer joyeusement vers le ciel.

Le sac de grains se gonfla très rapidement, l'aïeul n'avait plus besoin de se cacher la nuit dans les champs tout en retenant sa respiration. Il lui suffisait d'y conduire le chien, et les terriers ne manquaient pas d'apparaître sous sa houe (l'un d'entre eux cependant se révéla vide). De toute façon, il y avait du grain en surplus. En quelques jours, le sac avait été rempli à ras bord. L'aïeul dormait sur ses deux oreilles, il avait oublié qu'il lui fallait rapidement découvrir tous les terriers. Il ignorait que les rats avaient cessé de chercher les semences pour les amasser dans leurs trous. Les aboiements du chien et la houe les avaient effrayés, ils s'étaient mis à consommer leurs grains, comme s'ils faisaient une compétition avec l'homme.

Un jour, alors que le soleil semblait bien plus proche qu'avant, que sur toute la chaîne montagneuse la terre était devenue une plaque de fer brûlante, l'aïeul ne trouvant pas le sommeil, décida de peser ses grains. Il prit la balance, l'installa dans un endroit ombragé pour en peser le plateau. Celui-ci faisait cinquante grammes. Mais le pesant de nouveau au soleil, il s'aperçut qu'il fallait alors compter soixante grammes. Désorienté, l'aïeul s'installa alors en plein soleil : le plateau faisait soixante-deux grammes cinq.

Abasourdi, l'aïeul comprit que les rayons appuyaient sur le plateau. Il courut jusque sur l'arête de la montagne, y renouvela sa pesée : cela faisait soixante-cinq grammes cinq. En soustrayant le poids du plateau, on obtenait quinze grammes cinq pour les seuls rayons solaires. Il courut successivement sur quatre arêtes montagneuses, chacune plus haute que la précédente ; sur la plus haute, le poids du soleil équivalait à vingt-six grammes cinq.

Il ne cessa plus, dès lors, de peser la lumière. Au lever du soleil, les rayons dispensés autour de la cabane faisaient dix grammes, l'après-midi plus de vingt grammes, tandis qu'au coucher du soleil, ils ne pesaient de nouveau plus que dix grammes.

Il pesa aussi le bol et les seaux. Un jour, alors qu'il pesait l'oreille du chien, celui-ci remua et l'homme reçut le plateau de la balance en plein visage. Il frappa violemment la tête du chien.

Quand l'aïeul songea à peser, bol par bol, le contenu du sac de grains, cela faisait déjà quatre jours qu'il avait passé à évaluer le poids des rayons solaires. Il ne restait plus grand-chose dans le sac, en tout cas pas de quoi peser séparément des bols de grains. L'aïeul se sentit un peu hébété. Il ne restait plus pour lui et l'aveugle que de quoi manger pendant deux semaines. C'est alors seulement qu'il se rendit compte que plusieurs jours s'étaient écoulés sans qu'il cherche de terrier.

Comment aurait-il pu prévoir qu'il était déjà trop tard !

Durant ces quelques jours, les rats, comme répondant à un appel, avaient consommé toutes leurs réserves de grains. L'aïeul passa une après-midi entière avec l'aveugle à fouiller des trous. Sur sept champs il en passa trente et un en revue. A bout de forces il finit par trouver quatre cent grammes de grains. La nuit tombait, des rayons de braises rouge sang se profilaient à l'ouest, répandant leurs cendres sur l'arête montagneuse. Les feuilles de maïs commençaient à se dérouler lentement, comme en un long soupir. Occupé à trier grains et excréments, l'aïeul réalisa soudain que les rats luttaient désormais pour leur nourriture.

Il pensa, où donc ont-ils pu emporter les grains ?

Aussi futés soient-ils, ils ne peuvent pas être plus malins que moi, l'aïeul.



Cette nuit-là, il se rendit avec le chien dans un champ éloigné pour tenter d'y percevoir les couinements des rats. Ils changèrent trois fois de champ, mais sans succès : pas le moindre cri dans la pureté du silence. Lorsque les premières lueurs apparurent à l'est, ils s'en retournèrent. Il demanda à son chien, est-ce que les rats ont déménagé ? Où sont-ils allés ? Là où ils sont, il y a du grain ; il faut absolument qu'on les trouve. Les rayons dardaient cruellement leur lumière sur les yeux du chien, il tourna la tête de côté pour ne plus avancer face au soleil. Il n'entendit pas les paroles de l'aïeul.

Celui-ci dit encore, est-ce que les rats se cachent quelque part pour nous contrarier ?

Le chien s'arrêta, la tête tournée à l'écoute des bruits de pas.

De retour à la cabane, l'homme examina d'abord son jeune pied de maïs aussi épais qu'un poignet d'enfant. Puis il se prépara pour partir au village s'occuper du matelas ouaté. Prenant deux seaux, il fit signe au chien de l'accompagner, mais celui-ci resta couché, immobile sous le pilier de la cabane. L'aïeul dit, allons lève-toi, va voir au village où sont cachés les rats, là où ils seront nous irons chercher du grain. Le chien se leva pour l'accompagner.

Au village, ils forcèrent les portes de maisons, mais hormis deux rats noyés qu'ils remontèrent du fond du puits, ils ne virent pas l'ombre d'un rongeur.

Mais tandis que l'aïeul, chargé du contenu d'un petit demi-seau d'eau, remontait vers son champ, un grand bouleversement se produisit. Il leur restait encore cinq cent mètres à parcourir pour arriver au champ lorsque le chien commença à manifester de l'inquiétude. Il se mit à aboyer ; ses cris ressemblaient à des coups portés de-ci de-là, marquant l'air d'hématomes rouges ou bleus. L'aïeul accéléra le pas. Ils continuèrent à grimper jusqu'à ce que le champ apparaisse devant leurs yeux. Alors le chien cessa d'aboyer. Il partit comme une flèche vers la cabane, manqua de tomber dans le ravin. Au rythme de sa course, la lumière semblait se fissurer sur la terre durcie, on aurait cru entendre le bruit clair d'une bouteille de verre explosant sous la chaleur. Ondulant derrière la bête, les cris aigus et violents se répercutaient.

Un instant, l'aïeul resta interdit.

Il se tenait au pied du champ d'où il percevait, à travers la lézarde des aboiements, une bruine dense de couinements. Portant son regard vers la cabane, il vit que le sac accroché au pilier était vide, les grains tous éparpillés, glissant sur le sol dur. Il y avait une foule de rats gris et noirs, peut-être trois cents, ou bien cinq cents, ou presque mille. Ils étaient là, au pied de la cabane, à se battre pour le grain, détalant dans un sens puis dans l'autre. Les grains de maïs roulaient sous leurs pattes, gouttaient de leurs babines, craquaient sous leurs dents

et les bruits de mastication mêlés à leurs cris d'allégresse déferlaient comme une pluie torrentielle sur ce versant de montagne.

L'aïeul était stupéfait. Le demi-seau d'eau glissa de son épaule, l'autre roula au fond du ravin.

Le soleil éclairait le dos des rats près de la cabane, leur pelage gris étincelait, comme des flammes naissantes sous l'épaisse fumée d'un tas de bûches prenant feu.

Abasourdi, l'aïeul se tenait toujours debout. Il vit le chien se précipiter, se cogner contre le pilier de la cabane. Le sang gicla à flots, le chien et les rats s'évanouirent dans l'obscurité. Lorsqu'il reprit connaissance, le chien se mit de nouveau à aboyer furieusement, tournant autour de la cabane, donnant des coups de griffes parce qu'il ne parvenait pas à voir les rats. Ces derniers n'avaient pas réalisé qu'il était aveugle, mais la démente des aboiements les avait terrorisés. Paisible depuis deux mois, la montagne était en effervescence, pleine de vociférations et de cris d'affolement.

L'aïeul se précipita au milieu des rongeurs, il en écrasa un très gros. Il entendit sous son pied un misérable cri perçant, tandis que son autre pied recevait les éclaboussures du sang frais et brûlant comme de l'huile chaude. Il se rendit d'emblée près de l'abri de nattes, se jeta de côté à l'intérieur où il vit, comme il s'y attendait, deux rats en train de mordre dans le maïs. Ces derniers se ruèrent

d'abord sous une natte avant de s'enfuir au dehors.

En voyant sa plantation toujours bien droite sous le soleil, l'aïeul retrouva son calme. Il quitta l'abri. Quelques rats affamés remuaient au dedans du sac de grains, il saisit sa houe et y donna quelques coups. Des perles rouges se mirent aussitôt à gicler sous le soleil. Il continua à frapper, des poils voltigeaient et le sang se répandait à terre. Plusieurs dizaines de survivants couinèrent leur panique avant de s'enfuir dans toutes les directions à la fois, bondissant comme des flèches, et disparaissant en un clin d'œil.

Le chien cessa d'aboyer.

Debout, la houe à la main, l'aïeul respira profondément.

alentour, le paysage rouge sang délivrait une odeur rance.

La montagne recouvrait soudainement sa tranquillité, grosse d'un silence plus pesant qu'auparavant encore. L'aïeul devinait que des milliers et des milliers de rats se cachaient dans les environs, susceptibles de revenir dès qu'il aurait le dos tourné. Il balaya du regard les montagnes dorées qui l'entouraient, s'assit sur le manche de la houe et, tout en ramassant les grains de maïs, dit, l'aveugle, qu'allons nous faire ? Peux-tu rester ici pour surveiller les lieux ? Couché sur le sol calciné, la langue pendante,

le chien lui faisait face. L'aïeul dit encore, il n'y a plus d'eau, plus une gorgée pour moi ni pour toi ni pour le maïs.

Ce jour-là, il ne prépara aucun repas. Lui et son chien jeûnèrent toute la journée. La nuit tombée, ils s'installèrent près de l'abri du maïs. De crainte que deux rats ne viennent, parce que quelques morsures auraient suffi à renverser la culture, ils veillèrent jusqu'à l'aube. Aucun rat ne vint. À midi seulement, voyant les feuilles de maïs roulées sous la chaleur, l'aïeul se décida à prendre la palanche et deux seaux.

Il dit, l'aveugle, garde bien notre maïs.

Il dit, couche toi à l'ombre, l'oreille collée au sol, et au moindre bruit, aboie !

Il dit, je m'en vais chercher de l'eau, surtout fais bien attention.

Lorsqu'il revint, portant sur les épaules le contenu d'un demi-seau d'eau, le plant était sain et sauf. Au puits, en essorant le matelas ouaté, il avait découvert quatre rats noyés, le ventre dilaté, les poils dressés au milieu desquels des poux encore vivants continuaient à évoluer.

Ils mangèrent à leur faim. Ensuite l'aïeul se mit à piler les grains de maïs ; c'est alors que l'inquiétude le reprit. Depuis l'incursion des rats, il restait moins de la moitié du sac de grains. L'aïeul en pesa le contenu, cela faisait trois kilos et deux cent grammes. Même en réduisant de moitié leurs

repas, il leur faudrait cinq cent grammes par jour. Comment feraient-ils pour se nourrir dans sept jours ?

Le soleil se couchait de nouveau. A l'ouest, les montagnes rougeoyaient.

En contemplant le ciel irisé, l'aïeul songea que le jour où il allait manquer de grain arrivait finalement, celui où il allait manquer d'eau n'était peut-être plus très loin non plus. Il tourna la tête pour regarder la culture qui allait bientôt produire un épi. Il voulut compter le nombre de jours qui le séparait de ce moment-là, mais il se rendit compte qu'il avait perdu la notion du temps, il ne savait plus quel jour on était. Il s'aperçut soudain qu'en dehors des moments qui scandaient une journée, matin, soir, nuit, aurore, il était incapable de savoir quel jour succédait à quel autre. Il sentit son cerveau se vider. Il dit, l'aveugle, sommes-nous au commencement de l'automne ? Il marmottait pour lui-même, sans même regarder le chien. Il n'est pas certain que ce soit la fin des grandes chaleurs, l'épi de maïs ne vient que vers la fin des grandes chaleurs.

Il cligna des yeux, pilant les grains sur une pierre légèrement concave. Il vit l'aveugle flairer quelque chose sur le sol, prendre dans sa gueule un rat mort depuis deux jours, se diriger vers le ravin, et, à quelque mètre de là, balancer la tête pour lancer le cadavre loin au fond du gouffre.

L'aïeul sentit un léger relent de mauvaise odeur.

Le chien passa, tenant un autre rat dans sa gueule qu'il allait jeter dans le ravin.

Il nous faudrait un calendrier, dit l'aïeul en fixant le chien, sans calendrier on ne peut pas savoir quel jour on est, on ne peut donc pas savoir quand le maïs sera mûr. Peut-être reste-t-il encore un mois avant le plein automne, peut-être quarante jours, mais que mangerons-nous durant tout ce temps ? Les graines des semences ont été complètement dévorées par les rats. Il leva très lentement la tête. Du lointain, à l'ouest, lui parvenaient de misérables cris. Il porta son regard le plus loin possible. Il vit, entre deux faîtes, le soleil disparaître, englouti derrière une troisième cime. Restait un flot rouge brillant, s'écoulant du haut vers le bas de la montagne, se déversant jusqu'auprès de lui. Le monde entier se tut instantanément. C'était l'heure du silence le plus intense, entre le déclin du jour et la tombée de la nuit. A cet instant-là, autrefois, on voyait les coqs monter sur leurs supports et les moineaux rentrer au nid, le monde s'emplissait d'une pluie de gazouillis. Mais aujourd'hui on ne voyait plus rien, ni bétail ni moineau, même les corbeaux avaient fui la sécheresse. Il n'y avait plus que le silence. L'horizon rouge du couchant se faisait de plus en plus mince et l'aïeul entendait le froissement des rayons qui se retiraient comme un pan de soie. Ramassant les grains émiettés au creux de la

pierre, il songea qu'une journée encore venait de s'achever, et qu'il ignorait comment il pourrait passer la suivante.

Trois jours s'écoulèrent. Malgré la grande frugalité dont il faisait preuve, la quantité de grains s'était nettement réduite de moitié. Il réfléchit, où étaient donc passés les rats ? De quoi vivaient-ils ?

La quatrième nuit, il ordonna au chien de garder la culture, il dit, si tu entends du bruit, tu n'as qu'à aboyer droit vers le nord.

Il mit ensuite la houe sur son épaule et grimpa droit vers le nord.

Arrivé au champ le plus éloigné du village, il posa l'outil à terre et s'assit sur le manche. Il resta ainsi jusqu'à ce que l'orient s'éclaircisse, sans percevoir le moindre couinement.

Dans la journée, il revint avec le chien qui l'aida à retourner la terre de sept trous à l'intérieur desquels il n'y avait plus ni rat ni grain, mais des excréments qui ressemblaient à des grains de riz, et du mortier brûlant. Ils se mirent en quête de traces de houe, cherchant l'emplacement exact où les paysans avaient semé, mais sans aucun succès.

L'aïeul présuma qu'il n'y avait plus un seul grain sur la chaîne montagneuse.

L'aveugle, dit-il, je te le demande, allons-nous mourir de faim ?

Le chien levait la tête, les deux puits secs de ses orbites face au ciel.



L'âieul dit, et ce pied de maïs ne veut pas grandir lui non plus.

Le cinquième soir, lorsque le soleil se coucha, la ténèbre tomba d'un coup. Monts et vaux furent recouverts d'une nuit sans lune ni étoile. Les arbres desséchés se débarrassèrent de la chaleur torride du jour ; goûtant à l'humidité, ils poussaient aussitôt de très légers soupirs d'aise, soyeux et veloutés. L'âieul et son chien se tenaient à côté de la culture, l'homme laissait les feuilles lui taquiner le nez. Il ouvrait grand la bouche pour en aspirer les effluves. L'odeur de la céréale lui glissait dans l'intestin et jusqu'au bas-ventre. Pareille à une charrette qui traverse la route, la saveur roulait en lui. Alors il rentrait son ventre, bloquant ses intestins pour la retenir, la garder en lui.

Il continua à inspirer ainsi de longues bouffées jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Il dit l'aveugle, viens toi aussi, viens aspirer un peu de cette odeur, tu n'auras plus faim après. Il l'appela à deux reprises, mais le chien demeurait immobile. L'homme le vit étendu sur la natte, comme paralysé, on aurait dit un tas de boue. En tendant la main pour l'attraper, il le fit sursauter de frayeur. Le ventre du chien saillait, gonflé comme une outre, la peau sèche, coupante comme une lame de couteau. L'âieul tâta son propre ventre. Il découvrit d'abord une couche sèche et crasseuse qu'il gratta pour se nettoyer un peu, puis palpa. Il n'y avait rien sous la

peau, un grand vide. Soudain, il sentit sous ses doigts une vertèbre.

L'aveugle, dit-il, regarde, la lune est là, dors, dors et tu n'auras plus faim, les rêves peuvent tenir lieu de repas.

Le chien se leva, se dirigea, titubant, vers la cabane.

Ne grimpe pas, dit l'aïeul, dors là où tu es, économise tes forces.

Le chien revint alors se coucher à l'endroit même qu'il avait quitté et ne bougea plus.

Un fin croissant de lune se dégaugea lentement de derrière un nuage, une douce lumière se répandit sur la montagne. L'aïeul ouvrit les yeux, se mit à prier face à la voûte de tuiles bleues. Seigneur du ciel, vais-je bientôt mourir ? Donne-moi vite une poignée de grains, laisse-moi vivre encore quelques jours. Laisse-moi vivre au moins plus longtemps que le chien, quand il sera mort je trouverai un bon endroit pour l'enterrer, un endroit que les rats ne viendront pas piller, qu'il ne soit pas venu pour rien sur cette terre. Quand le chien sera mort, laisse-moi vivre encore jusqu'à ce que le maïs soit mûr, c'est pour lui que je suis resté, tu dois me laisser vivre jusqu'à la récolte. Alors laisse-moi vivre encore, jusqu'à ce que la pluie tombe, jusqu'à ce que les villageois reviennent, que je puisse leur donner l'épi de maïs. C'est l'unique culture sur toute la chaîne montagneuse.

Il priait, caressant d'une main les feuilles du pied de maïs, grattant de l'autre la crasse de sa poitrine pour la jeter à terre. Puis, au moment de dormir, il posa doucement les pieds sur le dos du chien, lui disant dors va, l'aveugle, dors et tu oublieras ta faim. Ses paupières tombèrent enfin, et il pénétra dans le monde des rêves.

Tandis qu'il dormait profondément, ses pieds remuèrent sur le dos de la bête. Un bruit de pierres entrechoquées le réveilla brutalement : les jappements du chien. L'aïeul s'assit, tendit l'oreille, de très faibles couinements lui parvenaient, un bruit de pattes aussi : toute une troupe de rats cavalaient. Debout, à l'extérieur de l'abri de nattes, le chien aboyait en direction de l'arête montagneuse. L'aïeul sortit, lui tapota la tête, lui ordonna de rentrer sous l'abri pour veiller sur la culture.

Le jour pointait à peine, la lumière de la lune éclairait encore faiblement, et l'on pouvait sentir dans l'air une agréable odeur d'humidité. Il grimpa jusqu'à la cabane, s'accroupit face à l'arête montagneuse. Il respira d'abord une forte puanteur rouge sombre mêlée à l'odeur de la poussière soulevée. Il cligna des yeux, vit quelque chose glisser sur le chemin, une couche de nuages noirs filant vers le sud. Il redescendit. Il avait peur que les rats fassent soudain demi-tour pour venir droit sur la culture. A l'intérieur de l'abri, la plante verdoyait toujours, toute droite. L'aveugle dressa les oreilles. Tout en les

caressant, l'âieul dit, surtout n'aboie pas, il ne faut pas attirer l'attention des rats sur notre habitation, ils savent que là où il y a habitation, il y a du grain.

A ce moment là, le bruit d'une averse prochaine se fit entendre. L'âieul tapota la tête du chien, et se dirigea sans bruit, à tâtons, vers l'arête de la montagne. Arrivé là haut, il vit surgir par intervalles une dizaine, une vingtaine de rats à la traîne qui longeaient la route vers le sud en poussant de petits cris perçants. Il ne parvenait pas à y croire : sur ce chemin de terre dur comme du fer, il y avait maintenant une couche de poussière épaisse comme un doigt, des rats pressés les uns contre les autres étaient passés par là, constellant le sol de traces de pattes.

L'âieul se tenait là, interdit.

Il pensa, mais où donc ont-ils bien pu aller ?

La sécheresse va peut-être durer indéfiniment. Il dit, sans quoi, pourquoi déménageraient-ils ? Est-ce qu'on ne dit pas que les rats ne craignent rien sauf le manque d'eau, qu'avec des planches et des nattes de pailles ils ne peuvent mourir de faim ?

Les voilà maintenant qui partent tous en famille. Visiblement, la sécheresse va durer encore bien longtemps.

L'âieul réfléchissait. Sur le point de s'en retourner, il entendit confusément un bruit de gouttes de pluie venant du nord. Il savait que ce n'était pas la pluie, mais de nouveau des rats qui venaient. Son

corps se contracta un court instant. De l'endroit élevé où il était, à la faveur des rayons lunaires, il regarda au loin. Son sang se figea soudain dans ses veines. Il vit quelque chose franchir l'arête d'une montagne puis se déverser vers le sud, non pas une troupe de rats, mais des eaux en crue inondant le chemin. A l'avant de la vague charriant des cris pourpres et noirs, les éclaireurs poussaient comme des hurlements de loup, tandis que l'arrière de la vague suivait, ondulant sur elle-même, produisant un son de pluie fine qui s'amplifiait au fur et à mesure de la progression pour finir par rendre le bruit d'une violente averse. Des tas de rats bondissaient brusquement au-dessus de la mêlée comme des bans de poissons au-dessus de l'eau. Le ciel commençait à blanchir ; une odeur infecte, irritante se propageait de plus en plus. L'aïeul sentit ses mains moites. Il suffisait que les rats changent de direction pour que l'aveugle, le pied de maïs et lui-même ne puissent même plus songer à vivre en ce monde, il le savait. Ils sont affamés au point d'être devenus fous, les rats affamés mangent jusqu'aux oreilles, aux nez des hommes. Il songea à courir prévenir l'aveugle, lui dire qu'il ne fallait surtout pas faire le moindre mouvement, le moindre bruit, mais il n'arriverait pas à temps. La marée noire des rats avançait, roulant sur elle-même comme une boule de brouillard. L'aïeul s'écarta promptement pour se dissimuler derrière un sophora (lequel était

à peine plus épais que son bras). Les quelques premiers rats étaient d'une grosseur incomparable, leur pelage gris étincelait, ils avaient des têtes de chats ou de belettes. L'aïeul n'en avait encore jamais vu d'aussi gros. Il pensa qu'il s'agissait là de rois rats dont les ancêtres parlaient. Il vit leurs yeux verts et brillants, lançant des éclairs bleus. Semblables à des chevaux ailés, ils franchissaient à chaque bond plus d'un tiers de mètre, et la poussière qu'ils soulevaient allait recouvrir le dos de la troupe derrière eux d'un manteau de feutre. Il eut envie de tousser. Il se retint, pressant une main sur sa gorge. Le ciel s'éclaircissait, c'était l'heure de l'aube fraîche et pure, et l'azur s'écaillait de nuages blancs.

Bien sûr le soleil torride était à craindre de nouveau, il darderait des rayons plus acérés encore qu'auparavant. Sinon, les rats fuiraient-ils de la sorte ? L'aïeul se dégagea de derrière l'arbre. Pas un rat ne lui faisait face. Ils n'avaient plus peur des hommes désormais, mais du ciel, du soleil. Ils avaient peur de la terrible sécheresse. L'homme resta immobile au bord de la route à regarder les rats cavalier, poussant leurs cris rauques. Il entendait tomber des kakis mûrs, c'était la débandade de ceux qui restaient à la traîne. Il ne comprenait pas comment autant de rats avaient pu se réunir. Entassés les uns sur les autres, ils auraient formé une montagne. On aurait dit qu'ils avaient répondu à un signal pour se rassembler et partir vers le sud. Où

allaient-ils au sud ? Quelque part où il y avait du grain, de l'eau et pas de soleil ?

A l'est, la lumière était pourpre et or. L'aïeul remarqua soudain que les yeux des rats étaient devenus rouges, il les voyait comme autant de perles roulant sur le sol. Il vit des milliers et des milliers de rats courir autour du champ, puis plus rien, ils avaient disparu en un clin d'œil.

Le soleil se leva. Des poils gris ou noirs argentés dansaient dans ses rayons, des poils de rats qui ressemblaient à des chatons de saule. L'aïeul poussa un profond soupir, puis il descendit la pente. Dans le matin calme, il avait le pas lent, lourd, sans force. Arrivé à l'abri du pied de maïs, il vit l'aveugle fixer de ses orbites vides l'arête de la montagne ; des gouttes de sueur perlaient à la pointe de ses oreilles.

L'aïeul lui demanda, tu as peur ?

Le chien ne répondit pas, s'allongea mollement à ses pieds.

L'aïeul dit, est-ce qu'il va y avoir une terrible catastrophe ?

Le chien resta silencieux, le regard fixé sur la culture verdoyante.

L'aïeul crut que son cœur s'arrêtait de battre. Sur les feuilles du maïs, de nombreuses taches blanches étaient apparues, pareilles à des grains de sésame. La chaleur et le manque d'eau avaient trop duré, voilà pourquoi les mouchetures étaient apparues. Pourtant, jamais ce pied de maïs n'avait manqué

d'eau : l'aïeul avait érigé un petit rempart de terre autour de la plante et chaque jour il versait de l'eau à l'intérieur. Il s'accroupit pour creuser un peu le sol brun à cet endroit : sous un doigt de croûte sèche, la terre était encore humide ; pressée dans la main, de l'eau s'en égouttait. Il en prit une poignée et se releva, comprit que les taches sur les feuilles n'étaient pas dues à la sécheresse, mais à l'odeur fétide que les rats dispensaient partout.

De tous les engrais, les excréments de rats sont le plus puissant, pensa l'aïeul, il va sans dire que leur odeur est également très puissante, elle s'est répandue toute une nuit autour du maïs, comment aurait-il pu ne pas être souillé ? Il colla l'oreille sur une feuille, entendit le crissement sourd de la croissance des taches. Il se tourna pour inspirer un peu d'air, et sentit de nouveau la puanteur noire des rats, prégnante tout autour, déversant son venin sur le maïs.

Le plant va mourir.

Il faut qu'il pleuve tout de suite pour que le maïs ne meure pas, que les effluves empoisonnées retombent, que la culture en soit lavée.

Le chien sentit la panique de l'homme. L'aïeul dit, l'aveugle, reste ici à surveiller, je dois retourner au village chercher de l'eau.

Il ne fit guère attention à la réaction du chien, chargea deux seaux sur la palanche et partit au village.



Le village était tranquille comme auparavant, on y percevait pas le moindre souffle. Une couche dense d'excréments de rats recouvrait les rues. Chauffées par l'immuable soleil, les jointures des portes s'étaient encore élargies. L'aïeul ne se préoccupa plus de rien sinon d'aller au puits récupérer le matelas ouaté. Mais alors qu'il allait le remonter, il le trouva bien léger au bout de la corde, on aurait dit qu'il n'y avait plus rien dans le puits, il n'entendait plus non plus l'eau s'égoutter du matelas comme avant. Il regarda à l'intérieur du puits, blêmit, les deux mains raidies sur la poignée de la poulie.

Après un long moment, il termina d'enrouler la corde. Il n'y avait plus de matelas. Il n'en restait qu'un morceau de tissu crevé de toutes parts, sur lequel gisaient des cadavres gonflés d'eau ; une dizaine d'entre eux retombèrent dans le puits.

Le matelas avait été entièrement dévoré par des rats assoiffés.

L'aïeul se mit en quête d'un autre matelas ou d'une couverture. Il voulut se rendre d'abord dans les maisons où il avait cherché du grain, mais il se contenta de marquer une halte devant chaque porte. Les rongeurs avaient mis à sac le village. Dans chaque demeure, malles, tables, armoires, pieds de lit, tout ce qui avait contenu objets ou vêtements, tout avait été dévoré par les rats qui n'avaient laissé derrière eux que des trous pareils à

ceux d'une fleur de tournesol évidée. Une odeur de bois clair mêlée à la puanteur animale emplissait les habitations, débordait dans les cours.

L'aïeul ouvrit plus de dix portes, mais ses mains restaient vides.

Il émergea d'une ruelle, trois perches de bambou à la main. Il les attacha ensemble, puis se rendit dans l'arrière-cour d'une maison, aux latrines, pour y chercher un petit bol de bois servant à ramasser les excréments (dans les maisons, soufflets, planches à hacher, bols de bois ou de terre cuite, tous les ustensiles étaient fêlés ou cassés, les rats y avaient mordu à pleines dents).

Il fixa le bol au bout des perches, puis s'y reprit à trois fois pour plonger la louche ainsi fabriquée dans le puits. Mais il ne tira guère d'eau ; il ne puisa que des rats morts.

Il se pencha au-dessus du puits, laissant la lumière l'éclairer pour tenter d'en voir l'intérieur. Il vit qu'il n'y avait plus d'eau au fond, mais un gros tas de corps, tel un gros tas de patates douces pourries au fond d'un silo. Quelques-uns, encore vivants, évoluaient sur les cadavres, sautaient sur les parois sans parvenir à monter très haut, puis retombaient, poussant des cris plaintifs dont l'écho se propageait à l'intérieur du puits, remontait du fond du gouffre.

L'aïeul reprit sa palanche, ses seaux vides, et partit en direction de son champ.

La chaîne montagneuse s'étendait à perte de vue ; à quelques kilomètres alentour, au point de rencontre du ciel et des cimes, l'horizon s'allumait de flammes ardentes.

L'aïeul arriva à hauteur du champ, le chien accourut. L'aïeul dit, le puits est à sec, il n'y a plus d'eau, le puits est empli de rats morts. Il demanda encore si des rats étaient venus jusqu'ici. Le chien secoua la tête. L'aïeul dit, toi et moi nous allons mourir à cause des rats, le pied de maïs aussi, nous n'en avons plus que pour quelques jours.

Le chien se tenait à l'ombre de la cabane, l'air désorienté, la gueule tournée vers le ciel.

L'homme déposa les seaux, entra à l'intérieur de l'abri de nattes jeter un coup d'œil. Chaque feuille de la culture était constellée de taches maintenant aussi grosses qu'un ongle. L'aïeul s'enferma dans un long silence. Devant la plante dont il fixait deux petites zones altérées sur la onzième feuille, il cligna des yeux, de ses yeux usés. Les mouchetures allaient s'élargissant pour finir par se rejoindre et former comme une cosse desséchée. Les veines du cou de l'aïeul saillaient comme les racines apparentes d'un vieil arbre. Il sortit de l'abri de nattes, prit la cravache qui se trouvait dans la cabane, et se mit à viser le centre du soleil. Il donna une bonne dizaine de coups de fouet successifs, tournant sur lui-même, brisant les rayons dont les ombres tremblaient sur le sol. Puis les veines de son cou se firent

moins visibles sous la peau, il retourna à la cabane, accrocha la cravache au pilier, prit la planche et les seaux et se mit à grimper vers l'arête de la montagne sans dire un mot.

Le chien observa d'abord dans quelle direction partait l'aïeul, les ténèbres de ses yeux emplies de larmes. Le bruit des pas de l'aïeul s'affaiblit puis disparut complètement, alors seulement, très lentement, la bête retourna se coucher au pied de la culture.

L'aïeul partait chercher de l'eau.

Il tenait pour certain que là où les rats étaient allés il y avait de l'eau. Sinon, comment auraient-ils pu endurer la sécheresse jusqu'ici ? Il pensa, s'ils ont migré, c'est sûrement parce qu'il n'y a plus rien à manger. Sinon, ils n'auraient pas dévoré tous les meubles en bois du village. Il pensa, s'ils ont migré, ce n'est certainement pas parce qu'ils manquaient d'eau.

Tandis que l'aïeul avançait, seul, sur la chaîne montagneuse, le soleil surplombait le chemin, brillant par gerbes épaisses, faisceaux vigoureux, avec une telle netteté qu'on aurait pu compter chaque rayon. Devant et derrière son épaule, les deux seaux émettaient un sifflement plaintif, pareil au soupir de la terre desséchée. L'aïeul entendait simultanément cette expiration blême et le bruit isolé de ses propres pas ; la déréliction se fit plus vaste dans son cœur que sur cette terre en souffrance. Il parcourut successivement trois villages

dont les puits étaient pleins d'herbes et de roseaux parfaitement secs, sans la moindre odeur de moisissure humide.

Il décida de ne plus chercher d'eau dans les villages. S'il y avait eu de l'eau, pourquoi les villageois auraient-ils fui ? Il se mit à descendre dans les gorges, longeant les falaises en quête de la moindre parcelle de terre humide. Après avoir grimpé puis descendu quelques monts, il vit, dans un étroit ravin, une pierre sur la face ombragée de laquelle se trouvait une branche de roseau. Il dit, merde, il y a donc encore de l'espoir ?

Il s'assit sur la pierre pour souffler, arracha la branche, en porta un morceau à la bouche, le mastiqua lentement pour en sucer le jus sucré puis avala les morceaux prémâchés. Il dit, s'il n'y a pas d'eau ici je veux bien me cogner la tête contre les rochers. Il se mit à marcher de long en large, respirant péniblement, son souffle haletant devant lui comme une pluie hivernale de pommes de pins. Il ne savait pas depuis combien de temps il marchait ; il lui semblait qu'à l'instant, alors qu'il mâchait le roseau, le soleil rougeoyait encore à l'ouest, au-dessus d'une arête, tandis qu'à présent, alors qu'il découvrait sous ses pieds une étendue régulière de sable blanc au lieu d'une terre sèche et dure, le couchant étendait déjà son étoffe rouge sang.

Finalement, la nuit tombait presque lorsque l'aïeul trouva la source. Il vit d'abord le sable blanc

légèrement coloré d'un rouge aqueux, puis sentit sous ses pieds brûlants après cette si longue marche une agréable fraîcheur. Il avançait, foulant le sable humide. Le ravin allait se rétrécissant ; à un moment, l'aïeul en heurta les parois de l'épaule ; c'est alors que la douce musique de l'eau lui parvint. Levant la tête, la vision d'un paysage verdoyant le saisit. Il s'arrêta. Depuis cinq mois, il n'avait plus vu autant d'herbe verte, il avait presque oublié à quoi ressemblait une prairie. Il y avait là des roseaux, des fleurs rouges et blanches, alternant avec d'autres encore. Dans la chaleur étouffante, cette épaisse saveur verte, humide et sucrée, s'insérait soudain, se déployait, murmurait le long du ravin. Tout à coup, l'aïeul sentit sa gorge le chatouiller. Il voulait boire. La sensation de sécheresse l'avait assailli subitement, engourdissant ses lèvres gercées sans qu'il puisse y résister. Il avait déjà repéré à quelques pas devant lui une étendue d'eau large comme la moitié d'une natte. Le petit étang recouvrait les joncs pour moitié, de sorte que la verdure traversait le miroir de l'eau.

Mais, alors qu'il s'apprêtait à laisser ses seaux pour courir étancher sa soif, il s'arrêta. Il avala profondément sa salive, sans bouger. Il y avait un loup embusqué derrière un massif, un loup de même taille que l'aveugle. Ses yeux étaient verts et brillants. Il avait d'abord été surpris par l'apparition de l'aïeul, puis, comprenant qu'il transportait des